

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

L' Abeille.

9me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur.”

9me Année

VOL. IX.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 14 MARS 1861

No. 20.

IMPORTANCE DE L'ÉDUCATION.

(Suite.)

Les Athéniens n'occupaient pas un fort grand espace dans la Grèce ; mais jusqu'où leur réputation ne s'est-elle pas étendue ?

Rome, devenue maîtresse du monde par ses victoires, en devint l'admiration et le modèle par la beauté des ouvrages d'esprit qu'elle produisit en tout genre ; et par là elle s'acquiesça sur les peuples qu'elle avait vaincus une autre sorte de supériorité, infiniment plus glorieuse que celle qui n'est fondée que sur la force des armes.

L'Afrique, autrefois si savante, est tombée, par l'oubli des belles-lettres, dans une stérilité entière, et même dans la barbarie dont elle porte le nom. On peut en dire autant de l'Égypte en particulier, que l'antiquité considérait comme la mère de toutes les sciences.

Le contraire est arrivé parmi les peuples de l'occident et du nord. Ils furent longtemps grossiers et barbares ; mais aussitôt que les lettres eurent pénétré chez eux, ils produisirent des hommes qui ont égalé dans tous les genres ce que les autres nations avaient eu de plus solide, de plus éclairé, de plus profond et de plus sublime.

On voit tous les jours qu'à mesure que les sciences passent chez de nouveaux peuples, elles les transforment en d'autres hommes ; et qu'en leur donnant des inclinations et des mœurs plus douces, des lois plus humaines, elles les tirent de l'obscurité où ils avaient langué jusque là, et de la grossièreté qui leur était naturelle. Ils deviennent ainsi une preuve que, malgré la différence des climats, les esprits sont à peu près les mêmes ; que, selon que les sciences sont cultivées ou négligées, elles élèvent ou abaissent les nations ; qu'elles les tirent des ténèbres où les y replongent, et qu'elles semblent décider de leur destinée.

Mais, sans parcourir l'histoire, il suffit d'ouvrir les yeux sur ce qui se passe dans la nature. Elle nous montre la différence infinie que la culture met entre deux terres, d'ailleurs assez semblables ; l'une, parcequ'elle est abandonnée, de-

meure brute, sauvage, hérissée d'épines ; l'autre, riche en fleurs et en fruits, rassemble dans un petit espace, ce qu'il y a de plus rare et de plus délicieux. Il en est de même de notre esprit, et nous sommes toujours payés avec usure du soin que nous prenons de le cultiver. *Nihil est feracius ingenio, vis præsertim quæ disciplinis excolta sunt.* (Cicéron.)

En effet, l'esprit se nourrit des grandes vérités que l'étude lui fournit. Il croit et grandit, pour ainsi dire, avec les grands hommes dont il étudie les ouvrages, de même qu'on prend les manières et les sentiments de ceux avec qui l'on vit ordinairement. Animé d'une noble émulation, il aspire à leur gloire, et il l'espère en voyant les succès qu'ils ont obtenus. Il oublie sa propre faiblesse, et il fait d'heureux efforts pour s'élever avec eux au dessus de lui-même. Stérile quelque fois de son propre fond et renfermé dans des bornes trop étroites, il invente peu et s'épuise aisément. Mais l'étude supplée à la stérilité et lui fait tirer d'ailleurs ce qui lui manque. Elle étend ses connaissances et ses lumières par des secours étrangers, porte plus loin ses vues, multiplie ses idées, les rend plus variées, plus distinctes, plus vives ; elle lui apprend à envisager les vérités, sous plusieurs faces, lui découvre la fécondité des principes, et l'aide à en tirer les conséquences les plus éloignées.

Mais l'utilité de l'étude ne se borne pas à ce qu'on appelle science, elle donne aussi de la capacité pour les affaires et pour les emplois. Rien n'est plus ordinaire que d'entendre les gens du monde, qu'une longue expérience et de sérieuses réflexions ont instruits, se plaindre amèrement de ce que leur éducation a été négligée, et regretter de n'avoir pas été nourris dans le goût des sciences, dont ils commencent trop tard, à connaître l'usage et le prix. Ils avouent que ce défaut les a éloignés des emplois importants, ou les a laissés fort au dessous de leurs charges, ou les a fait même succomber sous leurs poids.

Enfin, quand l'étude ne servirait qu'à retirer de l'oisiveté et des passions qu'elle enfante, elle serait déjà un grand avan-

tage. Elle remplit utilement les vides de la journée, qui pèsent si fort à tant de personnes, et rend très agréable un loisir, qui, sans le secours des lettres, est une image de la mort, et comme le tombeau de la vie : *Quam sine litteris mors est, et hominis vivi sepultura* (Sénèque, epist. 28). Elle met en état de juger sainement des ouvrages qui paraissent, de lier société avec les gens d'esprit ; d'entrer dans les meilleures compagnies ; de prendre part aux entretiens les plus savants ; de fournir de son côté à la conversation, où sans cela on demeurerait muet ; de la rendre plus utile et plus agréable, en mêlant les faits aux réflexions, et en relevant les uns par les autres.

Cependant, si la nécessité des études classiques ne peut faire question que pour les ignorants, ce qui doit faire la matière de ces études est communément l'objet d'idées peu arrêtées. On confond ordinairement la fin avec les moyens ; et cela, faute de s'être bien représenté en quoi consiste l'instruction. Nous allons essayer de le déterminer, c'est-à-dire de justifier ce qui se fait.

En quoi consiste l'instruction. — Les méprises dans lesquelles tombent certaines personnes au sujet de l'instruction proviennent de ce qu'elles ne voient pas nettement qu'il s'agit avant tout de développer les facultés intellectuelles de l'âme, comme on développe les facultés du corps ; qu'il s'agit de les exercer, de les assouplir, en un mot, de leur donner toute la mesure de mouvement dont elles sont susceptibles.

Sera-ce l'érudition, c'est-à-dire l'histoire, la géographie, les mathématiques, &c., qui pourra procurer tout d'abord à l'esprit le développement dont nous parlons ? — Non, évidemment ; car toutes ces sciences sont une application des études, et ne sauraient jamais en être l'objet immédiat. On ne commence pas par être savant ; et, avant d'arriver là, il faut, pour ainsi dire, apprendre à apprendre. Reconnaissons donc, sur la foi de l'expérience et de l'usage, que ce n'est que par l'étude du langage, ou, pour parler d'une manière plus explicite, par les lettres, que l'intelligence

peut acquérir cette aptitude générale, qui est la fin de l'instruction. Le mot *lettres* sert à désigner les caractères matériels de l'écriture et les plus brillantes productions de l'esprit humain. Cette acception étendue du même mot se retrouve chez tous les peuples et dans tous les temps. Ainsi le mot *grammaire* comprenait, chez les anciens, presque toutes les connaissances de l'entendement. Ce phénomène du langage a sa raison dans l'union intime de la pensée et de la parole. La parole étant inséparable de la pensée, il est évident que tout le secret de l'intelligence réside dans la parole, et, l'instruction ayant pour objet de développer l'intelligence, il n'est pas moins évident que les lettres doivent être considérées comme la base fondamentale des études.

Quid voveat dulci nutrimenta majus alumno,

Quam sapere et fari ut possit, quæ sentiat ?

“Que peut souhaiter de mieux une tendre mère à son fils chéri, que la sagesse et l'art d'exprimer ce qu'il sent ?”

Tout le temps des études se passe à apprendre à lire et à écrire, à arranger des phrases, et à orner sa mémoire de morceaux choisis de poésie et d'éloquence. Cela semble bien peu de chose ; et c'est pourtant ce qui contribue à mettre tant de différence entre un homme et un homme, sous le rapport de l'intelligence. La spécialité à laquelle on se destine n'est pas une raison pour modifier la règle. Avant tout, il faut être instruit, *instructus*, c'est-à-dire, rendu capable de faire le meilleur usage de son esprit, quelque soit l'objet auquel on l'applique ultérieurement.

Ajoutons que le langage n'est pas seulement un instrument propre au développement de l'intelligence ; qu'il est encore une préparation à toutes les connaissances, qui doivent devenir plus tard l'objet de son application.—C'est par l'étude du langage que l'esprit reçoit, pour ainsi dire, goutte à goutte, ces notions d'antiquité, d'histoire, de géographie, etc, qui sont les fondements sur lesquels doit reposer un jour l'édifice entier de la science. C'est par là qu'il acquiert cette sagacité, ce goût, cette rectitude de jugement, en un mot, cette raison universelle, qui prépare à l'étude de toutes les sciences et de tous les arts, dont les procédés ne sont au fond qu'une application de cette raison universelle. Si telle est la loi du développement de l'intelligence, l'utilité ou plutôt la nécessité de l'étude des langues anciennes peut-elle faire question ?

On peut hardiment soutenir que les connaissances historiques, géographiques,

mathématiques, quelque vastes qu'on les suppose, ne sauraient suppléer au travail de l'esprit, appliqué à l'étude de ces langues prétendues mortes. L'homme qui ne se sera livré toute sa vie qu'à des matières purement scientifiques, qui n'aura jamais travaillé que sur des faits ou sur des chiffres, pourra bien avoir un dehors d'érudition et de goût ; mais ses connaissances n'auront rien que de superficiel et d'exclusif : un côté seul de son esprit sera développé, et, quelque étendue que puisse être sa science, son génie sera toujours étroit. Au contraire, que ne doit-on pas attendre de ce labeur assidu qui, borné d'abord à quelques phrases, finit par s'étendre sur un discours, un poème tout entier ? Dans cette série d'exercices, où l'on retourne en tant de manière la pensée d'un auteur pour en comprendre le sens, dans ces efforts inouis que l'on fait pour rendre la sienne dans une langue étrangère, dans ces combinaisons réciproques de mots et de phrases, que de pensées philosophiques et morales, que d'images poétiques, viennent, chemin faisant, se graver pour toujours dans l'intelligence et dans le cœur !

A proprement parler, c'est sur la substance même des auteurs qu'on étudie ainsi ; c'est se les approprier, et, en quelque sorte, se les assimiler ; et, dans ce travail et progressif, l'antiquité toute entière, avec ses croyances, ses mœurs, ses lois, ses usages, passe devant les yeux de l'élève. Un poète contemporain a dit :

En vain faut-il qu'on me traduise Homère,
Oui, je suis Grec : Pythagore a raison.
Sous Périclès j'eus Athènes pour mère ;
Je visitai Sostrate en sa prison.
De Phidias j'encensai les merveilles ;
De Pllissus j'ai vu les bords fleurir.
J'ai sur l'Hymette éveillé les abeilles :
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

En effet, les événements, les lieux célèbres de l'histoire, se gravent plus profondément dans la mémoire, se conçoivent avec plus d'ensemble et d'enchaînement, quand on vit pour ainsi dire, au milieu d'eux, quand on les voit animés par la vive peinture d'un poète ou d'un historien. Non, rien ne saurait remplacer pour former l'esprit et le goût, ces dix ou douze années qu'on passe dans la meilleure société des auteurs, au milieu des plus beaux pays, dans les plus beaux temps de l'histoire ; ces années d'un travail intelligent et naïf, durant lesquelles, visitant tous les lieux, vivant dans tous les temps, faisant connaissance avec les plus grands hommes de l'antiquité, approfondissant tous les genres de littérature, ou amasse pour l'avenir tous les matériaux qui doivent faire le fond de l'intelligence et du cœur de l'homme.

Bien des gens s'imaginent encore qu'on

apprend le grec et le latin, comme l'anglais ou l'italien, pour le parler. Si cela était, on aurait grandement raison de regarder comme perdues, tant d'années consacrées à l'étude de ces deux langues. Mais nous avons vu tout ce que comprend une pareille étude. On apprend le grec et le latin parce que ces deux langues sont pour nous les interprètes du passé ; parce qu'elles sont les idiômes dans lesquels ont écrit Homère, Sophocle, Thucydide, Platon, Lucrèce, Cicéron, Virgile, Horace, Tacite, et tant d'autres auteurs, qu'il faut connaître, si l'on veut savoir quelque chose, parce qu'enfin ces deux langues sont, en raison de leur génie, l'instrument le plus propre à donner à l'intelligence le développement et l'impulsion dont elle a besoin pour être vraiment maîtresse d'elle-même. Le traité *du Iape*, de J. de Maistre, contient un passage fort remarquable sur la langue latine : ce passage est trop beau et trop peu connu pour que nous ne le citions pas.

“Rien n'égale, dit-il, la dignité de la langue latine. Elle fut parlée par le peuple-roi, qui lui imprima ce caractère de grandeur unique dans l'histoire du langage humain, et que les langues même les plus parfaites n'ont jamais pu saisir. Le terme de *majesté* appartient aux latins : la Grèce l'ignore, et c'est par la majesté seule qu'elle demeura au-dessous de Rome, dans les lettres comme dans les camps. Née pour commander, cette langue commande encore dans les livres de ceux qui la parlèrent. C'est la langue des conquérants romains et celle des missionnaires de l'église romaine. Ces hommes ne diffèrent que par le but et le résultat de leur action.

Pour les premiers, il s'agissait d'asservir, de ravager le genre humain ; les seconds venaient l'éclairer, le rassurer et le sauver : mais toujours il s'agissait de vaincre et de conquérir ; et de part et d'autre c'est la même puissance :

....Super et Garamantas et Indos
Proferet imperium.

(Virgile.)

“Trajan, qui fut le dernier effort de la puissance romaine, ne put cependant porter sa langue que jusqu'à l'Euphrate. Le pontife romain la fait entendre aux Indes, à la Chine et au Japon. C'est la langue de la civilisation. Mêlée à celle de nos pères, les barbares, elle sut raffiner, assouplir, et, pour ainsi dire, *spiritualiser* ces idiômes grossiers, qui sont devenus ce que nous voyons. Armés de cette langue, les envoyés du pontife romain allèrent eux-mêmes chercher ces peuples qui ne venaient plus à eux. Ceux-

ci l'entendirent parler le jour de leur baptême, et depuis ils ne l'ont plus oublié. Qu'on jette les yeux sur une mappe-monde, qu'on trace la ligne où cette langue universelle s'est tue : là sont les bornes de la civilisation, et de la fraternité européenne ; au delà vous ne trouverez que la parenté humaine qui se trouve heureusement partout.

Le signe européen, c'est la langue latine. Les médailles, les monnaies, les trophées, les tombeaux, les annales primitives, les lois, les canons, tous les monuments parlent latin : faut-il donc les effacer ou ne plus les entendre ? Le dernier siècle qui s'acharna sur tout ce qu'il y a de sacré et de vénérable, ne manqua pas de déclarer la guerre au latin. Les Français, qui donnent le ton, oublièrent presque entièrement cette langue ; ils se sont oubliés eux-mêmes jusqu'à la faire disparaître de leur monnaie, et ne paraissent pas encore s'apercevoir de ce délit commis à la fois contre le bon sens européen, contre le goût et contre la religion.

(A continuer.)

L'ABEILLE.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit. "

QUÉBEC, 14 MARS 1861.

ANALYSE DE L'INSTRUCTION PASTORALE DE MGR. L'ÉVÊQUE D'ARRAS SUR LA JUSTICE DE DIEU.

(Suite et fin.)

Puis il blâme la conduite de ceux qui semblent interroger la Providence sur ses propres actes ; qui semblent douter de la justice de Dieu par leurs questions qui peuvent être criminelles. Ne savez-vous pas, ajoute-t-il, que c'est par un *pourquoi* que le péché est entré dans le monde, et qu'un des caractères de l'impunité, c'est d'oser questionner Dieu. *In cogitationibus impij, interrogatio erit.*

Il n'est pas nécessaire de réfléchir bien longtemps pour voir que Dieu a ses raisons d'agir comme il le fait ; qu'il peut nous les découvrir un jour ou nous les cacher à jamais, puisqu'il est souverainement indépendant.

Au lieu de ces questions pour le moins irrespectueuses et de ces curiosités impuissantes, il serait plus sage de dire avec le Roi-Propète :

" Seigneur, vos jugements sont pour moi abîmes sur abîmes : *Judicia tua abyssus multa.* Mais qu'importe que mon esprit borné ne puisse les comprendre. Ils n'en sont pas moins la plus pure justice, et j'en suis très-assuré parcequ'ils ne peuvent pas ne pas l'être ; *omnia mandata tua æquitas.* "

Le second devoir qui résulte de cette instruction, c'est que dans les appréciations des choses d'ici-bas, nous ne séparions jamais le temps d'avec l'éternité ; car le temps passe, mais l'éternité, c'est la part faite à chacun selon ses œuvres. C'est donc se jeter dans l'erreur que de juger les choses du temps sans égard à l'éternité.

Mais aussi, c'est en jugeant les choses du temps en vue de l'éternité que tout se simplifie et s'éclaire. Alors c'est la foi qui agit ; c'est la foi qui souvent souffre pour les autres, et qui ne s'attriste jamais comme ceux qui n'ont pas d'espérance. Elle sait, comme Job, que son rédempteur est vivant et qu'il la ressuscitera au dernier jour, et si tout lui fait défaut dans le temps, c'est alors surtout que son espérance est pleine d'immortalité. *Spes illorum immortalitate plena est.*

Ensuite, il conjure les fidèles de ne pas s'étonner du triste spectacle des choses humaines ; de compatir aux souffrances des serviteurs de Dieu ; de considérer enfin que les plus malheureux sont ceux que Dieu livre sans retenue aux désirs effrénés de leur cœur, parce qu'alors ils sont perdus pour jamais.

O chrétiens, ô mes frères bien-aimés, oui, espérez même pour ce monde, espérez que les jours d'épreuve seront abrégés et que les sociétés ébranlées jusque dans leurs conditions les plus fondamentales seront bientôt remises sur leurs véritables bases.

Mais espérez surtout de cette espérance qui n'est jamais confondue, de cette espérance qui est tout à la fois une jouissance et une vertu, une consolation et un rigoureux devoir.

Regardez donc, non pas toujours en bas, où, quoique l'on fasse, tout est incertain et provisoire ; mais en haut, comme vous le dit le Sauveur lui-même, en haut, où tout est définitivement réglé : *Respicite et levate capita vestra.* Oh ! oui, mon Dieu, c'est cette espérance surtout qui repose dans mon sein ; je la nourris par votre grâce et pour moi-même et pour tous ceux qui vous servent. *Reposita est hæc spes mea in sinu meo.*

C'est là cette espérance qui est à moi, qui est mon propre et que personne ne peut me ravir que je n'y consente. *Hæc spes mea.*

Or, cette espérance, c'est sur votre justice qu'elle s'appuie, Seigneur, et c'est pour cela qu'elle est sûre, qu'elle est immuable, qu'elle est plus forte que tout un monde. C'est pour cela aussi, qu'empruntant le langage hardi et tout particulier des prophètes j'aime à vous dire, ô mon Dieu, que j'ai,

non pas seulement *espéré*, mais *surespéré* dans vos justices, *in judiciis tuis supersperavi.*

NOUVELLES LOCALES.

Nous accusons réception des deux premières livraisons des *Soirées Canadiennes*, et aussi du premier numéro de *L'Observateur*.

Une dépêche officielle annonce que le prince Alfred visitera le Canada au mois de juin.

Le *Journal de Québec*, va publier un extrait du rapport des travaux publics. On y voit que les frais occasionés par le transport du Gouvernement à Québec, s'élèvent à \$2,454.40, et ceux qui ont été occasionnés par la visite du Prince de Galles, \$700,631.98.

Les journaux de cette ville ont publié l'état des recettes et des dépenses de la corporation pour l'année 1860. Le montant des recettes est de \$612,724.75, et celui des dépenses de \$279,332.10.

DÉCÈS.

Décédé, le 12 du courant, après une longue et pénible maladie, dame Louise-Adèle Dionne, épouse de l'honorable J. T. Taschereau, de cette ville, à l'âge de 40 ans. Ses funérailles auront lieu vendredi prochain à 9 heures dans la cathédrale, d'où ses restes seront transportés dans la chapelle des Ursulines.

PREMIERS.

RHÉTORIQUE.

Ls. Gauthier, en version grecque.

SECONDE.

J. Bédard, en thème grec.

TROISIÈME.

L. Langis et Th. Jobin, en version grecque.

QUATRIÈME.

S. Sanfaçon, A. Proulx et A. Papineau, en arithmétique.

A. Proulx, en thème latin.

CINQUIÈME.

R. Tanguay, en français.

SIXIÈME.

I. Belleau, M. Guay, et B. Blouin traductions des auteurs.

Isidore Belleau en thème.

SEPTIÈME.

C. Darveau, en français.

HUITIÈME.

O. Samson, en exercice français.

